

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Paul-Marie HABERLE

Monsieur le Chne Ant. Gay aux Croisettes : II

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 73-76

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

M. le Ch^{ne} Ant. Gay aux Croisettes

II

Quelques personnes ont manifesté un certain étonnement en apprenant que M. le Chne Gay était d'une timidité excessive. Me croira-t-on, si je dis que ce fut un mélancolique ? Lui, si spirituel toujours, d'une conversation si enjouée, — ce qui suscitait chez tous ceux qui l'approchaient cette réflexion banale, tant on la lui répéta : « Monsieur le Chanoine, comme vous portez bien votre nom ! » — cet homme au sourire presque habituel, un mélancolique ?

Mais oui, tant il est vrai que souvent les extrêmes se touchent, que gaîté peut s'accorder avec tristesse, et que les apparences sont trompeuses.... Mais

n'anticipons pas, car aujourd'hui c'est de l'homme « gai » qu'il sera question.

En clinique, plus qu'ailleurs, la joie est une vertu ; il est des circonstances où elle s'élève jusqu'à l'héroïsme. M. Gay la pratiqua constamment. Lorsqu'il arriva au Pavillon Bourget, vers la fin de juin 1917, il y rencontra quelques hommes presque tous jeunes et fort aimables qui recherchèrent sa compagnie et apprirent à son contact comment on peut rire en souffrant.

La sœur infirmière du Pavillon, personne d'un dévouement éprouvé et d'une exquise charité, m'a plusieurs fois rappelé l'influence que M. Gay avait eue sur le moral des autres malades par l'entraînante jovialité de son caractère. Et à maintes reprises j'ai constaté personnellement que sa seule présence suffisait à faire jaillir un rayon de gaieté sur des visages d'ordinaire tristes et mornes.

M. le Chne Cergneux lui-même, qui fut notre grave compagnon de Clinique pendant quelques mois, ne put se soustraire à ce charme joyeux, bien qu'une certaine fois, il se vit obligé de mettre discrètement une sourdine à l'exubérante hilarité de ses deux jeunes confrères...

Quand septembre arriva, il nous fallut quitter le Pavillon pour prendre nos quartiers au « Chalet ». Quel changement ! Là, une vie de famille au milieu d'hommes pas gênants et d'un abord facile ; ici une société féminine à deux exceptions près. La transition si brusque menaçait d'être pénible. Notre réputation, du reste, nous avait précédés dans ce nouveau logis où l'on commença par faire mine de juger un peu sévèrement nos attitudes. Mais M. Gay sut aussitôt, par son entrain, ses fines saillies et sa belle humeur, qui n'enleva jamais rien au fond si sérieux de son caractère, rétablir l'opinion publique en notre faveur.

Nous nous trouvâmes, dès lors, dans une situation extrêmement favorable pour faire quelques observations psychologiques fort instructives, et capables de nous donner la conviction que la femme est apte au gouvernement des Etats, si nous n'eussions été déjà de fervents féministes.

Jugez-en plutôt par les thèmes ordinaires des conversations que nous avons consciencieusement enregistrées là-haut :

Le lundi : « Eh bien ! Mme J., de combien votre poids a-t-il augmenté ?

— Mlle R. a diminué d'un kilo, la pauvre !

— Et Mme P. a repris deux cents grammes, pensez donc !

Le mardi : « Mlle S. a sa piqûre aujourd'hui, quelle dose ? — 40 cgr. au moins. — Et Mlle C? — Changement de tuberculine ; gare aux réactions ! » Une telle espère arriver à la troisième solution. Une autre s'accuse de n'avoir pas gardé le silence pendant les heures prescrites — le moyen de faire autrement ? — et redoute la fièvre comme punition. Une troisième n'a pas fait la chaise-longue durant le temps réglementaire.

Le mercredi : On parle de ceux qui réagissent (après les injections on ressent fréquemment des réactions fébriles qui obligent à garder le lit). Il y a parfois des larmes, des désespoirs, parce que le traitement n'avance pas et qu'il faudra recommencer avec les mêmes doses au lieu de progresser.

Le jeudi : La parole est aux « réactionnaires » qui discutent des effets plus ou moins douloureux des piqûres.

Le vendredi : comme le mardi.

Le samedi : comme le mercredi.

Le dimanche : Chronique sanitaire de la semaine et prévisions pour l'avenir.

Quelquefois le « menu » fait les frais de la conversation. Le moindre incident prend des proportions géantes dans une vie si monotone. M. Gay avait le talent de mettre en valeur les faits les plus insignifiants. Il les présentait avec aplomb, donnait tant de couleur aux circonstances, trouvait des rapprochements si heureux, un ton, des gestes si appropriés, que dès les premiers mots toute tristesse était bannie et la joie triomphait.

Il plaisantait volontiers sur sa maladie et prenait toutes choses désagréables avec une telle bonhomie qu'il eût été difficile de ne pas suivre son exemple.

Un jeune homme — un fils de Potterat, comme l'appelait M. Gay — jardinait à quelque cent mètres de la clinique. Pendant plusieurs semaines, et presque chaque jour, il nous satura d'un air, toujours le même, qu'il sifflait avec une inlassable bonne volonté. Cela devenait obsédant, et sans être neurasthénique, on finissait par s'en impatienter, sur les chaises-longues. « Père, me dit tout-à-coup M. Gay, nous allons faire sur cet air une chanson pour les poitrinaires de la clinique. » Puis, après quelques minutes : « J'y suis, j'ai trouvé ; voici le texte :

Nous sommes les joyeux tuberculeux.

Et nous chantons, et nous rions.

Nous sommes les joyeux tuberculeux.

Et nous chantons, en crachant nos poumons....»

Le soir, à souper, tous les malades la chantèrent et lui, s'asseyant au piano, parvint, non sans efforts, à noter cet air de café-concert...

En novembre dernier, un mois environ avant sa mort, le froid se fit durement sentir au « Chalet », car les fourneaux fonctionnaient plutôt mal. Il supporta ce malaise avec sa patience ordinaire : « Depuis hier, m'écrivait-il le 22, on chauffe les calorifères. On ne peut pas dire que ça soit l'idéal ; tantôt ça tire, tantôt ça ne tire pas. Qu'alors y faire ? » Et, ajoutant que la grippe venait de frapper son voisin de chambre, il parlait de la terrible visiteuse sans la plus légère trace de crainte personnelle.

Enfin, en entendant passer l'automobile qui conduisait les morts à Lausanne, il répétait en riant : « Voici la machine à Genton ; à quand notre tour ? » Cette même machine devait ramener les restes de M. Gay, par une après-midi de décembre, jour de deuil pour tous ceux qui le connurent, car tous l'aimèrent ; jour de joie pour le ciel, où sa belle âme entra dans la paix de son Seigneur.

(A suivre)

P. PAUL-MARIE. O. Cap.